

Marie Pezé, *Le deuxième corps*, Paris, La Dispute, 2002, 152 p.

L'image corporelle faite de toutes les traces déposées par notre histoire personnelle, susceptibles d'être réactivées en permanence, interfère avec le corps réel. La psychanalyste Marie Pezé interroge cette articulation complexe à partir de sa pratique de plus de vingt ans dans un service hospitalier spécialisé dans la chirurgie de la main qui prend en charge des accidentés du travail souffrant de lésions organiques ayant une cause mécanique précise, mais aussi d'une véritable effraction psychique souvent plus difficile à cerner et à diagnostiquer. Elle développe une réflexion stimulante mêlant études de cas et interrogations théoriques et insiste plus particulièrement sur la dimension socio-historique et sur la dimension sexuée des postures corporelles.

Au travers de nombreux exemples (la femme de harki, Victoria, Zelda, Stressor, le colosse aux mains d'argile et d'autres) l'auteure montre en premier lieu que le traumatisme perce non seulement la « *peau organique* », mais aussi la « *peau psychique* ». Il ne s'agit donc pas seulement dans ce service de chirurgie spécialisée de réparer des corps anatomiques, plus précisément des fragments de corps, ici les mains fracassées, mutilées ou déchiquetées, mais aussi d'interpréter les corps, des corps envisagés dans leur unité et dans leur relation aux autres. La (re)construction identitaire des sujets meurtris passe par la prise de parole des malades, par la mise en mots, afin de pouvoir réparer les corps psychiques. La souffrance des sujets est un « *vécu psychique incarné, éprouvé dans la chair* ». Et afin que la chair devienne verbe, l'analyste doit s'impliquer dans son travail, dans sa relation au patient : « *Le travail du soignant ne serait rien sans la mobilisation du corps, du charnel. S'éprouver soi-même pour éprouver l'autre. On ne peut faire l'économie de soi* ». Ce qui fait l'intérêt de ce livre c'est aussi cette permanente attitude réflexive de l'auteure sur sa propre implication, en tant qu'analyste, tant psychique que corporelle.

Marie Pezé montre en second lieu à quel point les identités professionnelle et personnelle sont étroitement liées l'une à l'autre, et toutes deux tributaires du regard d'autrui : les gestes de métiers, nous dit l'auteure, sont « *des actes d'expression de la posture psychique et sociale adressés à autrui* » au même titre que les gestes de la vie quotidienne ou les parades amoureuses. L'activité déployée au travail implique des gestes permettant aux sujets d'exprimer un sens. Les différents mouvements mis en œuvre mobilisent non seulement des compétences professionnelles, intellectuelles et/ou manuelles, mais la personnalité toute entière. Ces gestes permettent d'abord de « tenir ». Ils permettent aussi de penser. Par contre « *des gestes mécanisés, vidés de leur source fantasmatique, stéréotypés par leur organisation du travail identiques pour tous* » ont tendance à devenir « *des gestes mortifères* ». L'organisation du travail est donc loin d'être neutre, elle interfère largement avec l'organisation mentale des sujets.

En troisième lieu, Marie Pezé met l'accent sur la dimension sexuée des postures corporelles : car les gestes ont aussi un sexe. D'une part les emplois des hommes et des femmes ne sont tendanciellement pas les mêmes ; de plus, les tâches ne sont pas effectuées de la même manière ; enfin, un grand nombre de savoir-faire féminins sont très largement exclus des dynamiques de la reconnaissance par autrui, qu'il s'agisse des compétences professionnelles naturalisées comme « *qualités féminines* » ou des savoir-faire quotidiens invisibilisés, notamment quand ils se déploient dans l'espace domestique. D'autre part, certaines professions, par exemple dans le bâtiment ou les travaux publics, qui impliquent un usage important de la force physique et/ou une forte prise de risques s'accompagnent de la construction sociale défensive d'une identité professionnelle virile (et par contraste d'une image féminine marquée par la fragilité et l'infériorité). Cette identité virile construite dans l'univers professionnel ne reste pas cantonnée au seul espace du travail, elle imprègne très largement sinon complètement les autres espaces sociaux et en premier lieu, l'espace domestique. En se coulant dans ces stéréotypes de sexe, dans une sorte de carapace virile, ces hommes ont plus de chance de tenir et de réussir professionnellement, par exemple de vaincre la peur au travail dans les situations de prise de risque, mais cela s'accompagne d'un

appauvrissement de leur Moi, voire d'une véritable mutilation de leur identité masculine dans les champs social et érotique et les rend largement infirmes dans la rencontre intersexuelle, car les relations avec les femmes sont alors construites sur les mêmes stéréotypes, force et courage en premier lieu, mais cette fois au lieu de servir à lutter contre la souffrance et la peur ces valeurs sont dirigées contre les femmes.

Au total Marie Pezé montre de manière lumineuse comment la construction identitaire croise de manière étroite corps au travail et corps érotique, mais elle montre aussi que si le travail a perdu les patients qui arrivent meurtris suite à un accident, c'est encore le travail qui les a sauvés, travail thérapeutique d'abord, travail avec l'équipe de soins également, sans compter le retour à un emploi « *qui leur a rendu une place parmi les autres et l'usage de leur corps* ». Le travail occupe en effet une place centrale dans l'équilibre psychique et dans la dynamique de l'identité ; à condition certes de laisser des marges de manœuvre, tant dans la conception que dans l'exécution des tâches, même si, dans certains cas, le choix du métier peut entrer en contradiction avec les besoins psychiques ; à condition aussi qu'une dynamique de reconnaissance puisse équilibrer plaisir et souffrance au travail et contribuer au maintien de la santé physique et mentale ; à condition enfin de pouvoir s'appuyer sur un collectif de travail pour faire face aux difficultés ou aux violences multiformes dont l'activité professionnelle peut être le cadre.

Roland Pfefferkorn, Revue *LE DETOUR* n°1, 2003, p. 211-213.